

## AVANT-PROPOS

Le sens de la trajectoire pourrait être un moyen de pallier la faible conscience historique des Québécois. À défaut de connaître un tant soit peu la trame de l'histoire, la familiarité avec des trajectoires de vie ou de grands débats pourrait donner quelque cohérence à leur expérience historique.

*Trajectus* en latin signifie « traversé ». La trajectoire intellectuelle d'un homme est l'espace franchi dans une vie, le mouvement du centre de gravité de sa vie depuis son origine, son point d'inclinaison et son point d'impact.

On lira de ces trajectoires dans le présent ouvrage et, souvent, des trajectoires avec des points d'inclinaison ou de déviation inattendus. L'histoire se fait ici trajectographie, étude de trajectoires.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, un texte sur Papineau, après l'ouvrage avec Jonathan Livernois *Papineau. Erreur sur la personne*, propose non seulement une trajectoire nouvelle aux événements de 1837 et de 1838, mais un point d'inclinaison de son britannisme vers son choix républicain plus hâtif qu'on ne le connaissait. De même, grâce aux mémoires de son compagnon d'armes, le parcours d'Arthur Buies avec Garibaldi est mis sous une lumière méditerranéenne nouvelle. Quant à l'itinéraire d'Hector Fabre, il balise le tracé du libéralisme modéré qui le rattache à Laurier, ce Laurier qui a aseptisé le libéralisme canadien-français du XIX<sup>e</sup> siècle en en faisant un libéralisme réformiste à la britannique.

Au XX<sup>e</sup> siècle, la grande trajectoire proposée va de la Crise à la Révolution tranquille. Le point d'impact des années 1960 trouve dans les années 1930 son point de décollage. Des figures connues des années 1960 – André Laurendeau, Jean Drapeau, Gérard Filion, Pierre Dansereau, l'abbé Lionel Groulx – ont traversé souvent de façon inattendue la Crise et la guerre. Le nationalisme indépendantiste avorté des années 1930 qui intriguait tant Pierre Vadeboncoeur traverse cette décennie dans des cas de figure variés : chez les Jeune-Canada, chez ceux de *La Relève*, dans la pensée du jeune André Laurendeau et du moins jeune Lionel Groulx dont les radicalisations d'un

Paul Bouchard à *La Nation* invitent à donner un sens bien particulier à l'« État français » du prêtre-animateur-historien.

Puis Gaston Miron, né en 1928 et qui arrive à Montréal en 1947, incarne une trajectoire qui mène à *L'homme rapaillé* (1970), une ascendance unique dans sa façon d'apprendre à aimer le pays, à continuer à aimer tout le pays avec ses trous noirs.

D'expérience en expérience sur trois décennies se façonne un type de changement qu'on a mal nommé la « Révolution tranquille », conçue de plus de méprises que de prises conceptuelles solides.

Chaque lecteur superposera ces trajectoires qui seront autant de traversées de l'histoire commune.



TRAJECTOIRES  
LIBÉRALES DU  
XIX<sup>e</sup> SIÈCLE



## MÉMOIRES PARTIELS DE LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

et ce sera pour... [texte illisible; suit la page numérotée « 3 »]<sup>1</sup>

Vieux hibou dans mon trou, je serai dorénavant tout à la philosophie et à la culture. Sénèque et les agronomes anciens et modernes seront mon bréviaire et mon *vade-mecum* de chaque jour à Montebello.

Les messieurs de l'Institut canadien m'ont sorti de ma solitude et ramené à la vie publique l'instant d'une journée. Ce qui ne devait être qu'une allocution de quelques mots le 17 décembre dernier [1867] s'est transformé en un testament politique plus ou moins bien masqué, qui m'a obligé à un retour sur le passé. En me relisant, j'ai tendance à penser que le cœur est encore jeune si j'en juge par la capacité d'indignation que j'y trouve. Après 8 ans d'exil et 20 ans d'éloignement de la vie publique, la politique coloniale m'indigne toujours tout autant, surtout qu'à l'évidence on croit avoir cicatrisé une longue blessure politique avec le tout nouveau régime constitutionnel.

À cet égard, les occasions créent de plus en plus souvent le larron : Amédée est récemment revenu à la charge pour m'inciter à me mettre à une histoire du Canada en partant du canevas de monsieur Garneau. Qui plus est : il me faudrait selon mon antiquaire de fils écrire une biographie de mon père ! L'an passé le cher Dessaulles m'avait aussi invité à assister au 22<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut et à l'inauguration de ses nouveaux locaux. La santé ne me le permit pas et je lui écrivis une lettre dont il fit lecture et qui m'avait fait faire un retour sur l'histoire de l'Institut – j'étais encore en exil lors de sa fondation en 1844 – et sur ce que l'institution représentait comme rappel de l'urgence des études parmi nous.

L'histoire devient de plus en plus difficile à distinguer de ma propre histoire. Heureusement que Rameau de Saint-Père et Monsieur Faillon m'aident à faire le départage. Connaissant à peu près tout ce

---

1 Les interventions entre crochets sont d'Yvan Lamonde.

qui a été écrit sur l'histoire des colonies françaises en Amérique, je n'hésite pas à dire que le livre de monsieur de Saint-Père [*Histoire de la colonisation en Amérique*, 1859] est sous tous rapports un des meilleurs, des mieux remplis de faits intéressants dont plusieurs sont mis en lumière pour la première fois; des plus propres à faire chérir les vertus, à faire respecter l'énergie de nos pères, qui ont si souvent lutté avec succès contre les difficultés que leur opposaient l'âpreté du climat, les vices et l'incurie du système administratif auquel ils furent soumis, la férocité des hordes sauvages qui les avoisinaient et les harcelèrent sans relâche pendant près de cent ans. Quant à Monsieur Faillon de la Compagne de Saint-Sulpice, que je crois avoir rencontré à Paris, il s'est limité à la Nouvelle-France. Grâce à son *Histoire de la colonie française en Canada* parue récemment [1866], nous avons donc enfin l'histoire complète du pays pour la période embrassée dans son ouvrage.

Amédée n'a pas manqué de me faire part de la parution [1866] des *Anciens Canadiens* de monsieur de Gaspé, père. Amédée, qui, dans l'exil, est né à l'histoire et en a tenu une chronique, estime que monsieur de Gaspé est le seul Canadien qui ait encore publié des mémoires intimes. Selon lui, les *Anciens Canadiens* sont tellement pleins de charmes et d'esprit que son exemple devrait nous stimuler à le suivre dans cette voie.

Je garde un souvenir assez précis de ses *Mémoires* parus en 1863, si ma propre mémoire ne flanche pas. D'autant plus qu'il y était question de mon père et de moi-même, étudiant au Séminaire de Québec en même temps que monsieur de Gaspé, né en 1786 comme moi. Et puis, les coups pendables de son fils, sténographe à la Chambre d'assemblée, ne s'oublent guère, lui qui avait tenu des propos désobligeants à l'égard d'O'Callaghan, qui avait répandu de l'assa-fœtida sur le parquet de la Chambre et qui avait fui la justice.

Les *Mémoires*, que j'ai tirés de ma bibliothèque, ont tout du « coin de Fanchette », et dans le désordre relatif des souvenirs, j'ai vu défiler les fidélités du mémorialiste resté sous le charme de l'Ancien Régime. Son « affection pour les anciens princes français » et pour leurs descendants dont il cherche à garder trace dans les annales des chevaliers des ordres militaires et royaux lui fait voir « les philosophes démocrates » comme des « ingrats » qui oublient que monsieur *de* Volney,

ce « terrible niveleur », et monsieur *de* Robespierre étaient « d'extraction noble ».

Fidélité à l'Ancien Régime métropolitain et colonial français, fidélité tout autant au nouveau régime britannique comme le rappelle l'anecdote, dans un recoin de Fanchette, à propos de « La Capricieuse » de 1855 et de la visite au commandant de Belvèze de mademoiselle de Lanaudière. Je me félicite d'être alors demeuré à La Petite Nation et de ne pas avoir eu à entendre les discours de « nos cœurs à la France » et de « nos bras à l'Angleterre ». Le seigneur de Saint-Jean-Port-Joli se fait fort d'avoir fait sa cléricature chez le juge en chef Sewell, détestateur en chef des Canadiens. Nous n'avons manifestement pas la même mémoire du gouverneur Craig, que j'ai connu au tout début de ma vie de député en 1809, un an avant la saisie des presses du *Canadien* et l'emprisonnement de ses propriétaires et rédacteurs. Le bon monsieur de Gaspé qui dit du bien de ce gouverneur, contrairement à ses compatriotes, se dédouane en avançant que ce n'est pas en souvenir des jouissances que lui avaient procurées au temps de sa jeunesse les charmantes fêtes champêtres du gouverneur. En être, de ces fêtes, c'était en être de ce pouvoir. Tout comme des dîners au Château Saint-Louis, des soupers ou des rencontres avec lord Dorchester, les Milnes et les Simcoe.

Inconditionnel de la bonne société coloniale britannique et admirateur de la « générosité toute britannique », M. de Gaspé a le mérite de voir que certains Anglais ont aussi des préjugés. J'ai aussi admiré les Anglais pour leur patriotisme tant qu'ils se restreignent à parler de l'Angleterre, mais, généralement parlant, ils sont les plus iniques de tous les juges, quand ils ont à parler de quelque autre pays que ce soit. Peut-être M. de Gaspé aurait-il pu inclure dans ses Anciens et « nouveaux » Canadiens la grande majorité de ceux qui sont d'origine britannique, qui ont dorénavant leur patrie en Canada et non plus au-delà des mers ; ceux-là aussi devraient connaître l'histoire de leur pays dans le plus grand détail possible.

S'il est une fidélité absente des *Mémoires*, c'est bien au Nouveau Monde, aux Amériques. Le seigneur d'En-Bas ne peut guère voir qu'il n'y a plus d'aristocratie dans les prairies et les forêts d'Amérique ; il n'y a que le peuple. À nul moment je n'ai vu cette réalité mieux qu'en décembre 1837 en communiquant à M. Bancroft, le grand historien

des États-Unis, cette conviction que nous étions détachés de l'Europe et attachés aux États-Unis. C'est là sans doute ce qui me frappe le plus dans ces *Mémoires*, une vision monarchique du Bas-Canada – ou de la province de Québec comme il faut maintenant dire –; une vision républicaine du pays mettrait de l'avant chez « d'autres » Anciens Canadiens non pas la nostalgie de l'aristocratie mais la figure du peuple que M. de Gaspé voit certes, mais voilée par une mentalité dépassée. M. Faribault et M. Bancroft invitent à une autre histoire, à d'autres mémoires; ils regardent l'histoire de la colonisation comme un phénomène similaire dans toutes les Amériques, et c'est dans cette perspective que je ferais une histoire de la colonisation de l'Amérique française. Mais avec la maladie affreuse, inguérissable de 80 ans...

\* \* \*

[Suivent ces passages non paginés]

J'aurai peu écrit publiquement, peu publié. À la hauteur du temps d'aujourd'hui, il me semble que je me serai peu confié sinon dans ma correspondance avec Julie, avec Amédée, avec quelques compatriotes. Il y eût toujours cent raisons de ne pas parler de moi-même; les circonstances concrètes de la vie publique, certes, mais tout autant sinon plus les exigences du retrait, de la discrétion, du silence. La dignité en Chambre, sur les hustings, dans les mondanités nécessaires des fonctions aura requis que s'avance un homme droit, sans prise pour la diffamation, que s'avance un homme avec le visage impassible et public de la responsabilité. Aura-t-il fallu, pour une part, jouer le jeu des attitudes britanniques? Il y eut surtout une raison, celle qui retient un tenant du stoïcisme à parler de lui-même.

D'où me viendrait alors la tentation d'écrire des mémoires, même pour les enfants qui me survivent? Qu'y aurait-il à expliquer qui ne le fût pas publiquement? Comment avoir fait des œuvres de Sénèque l'aliment d'une vie et prétendre concevoir des mémoires à la lumière du stoïcisme? De quoi des mémoires seraient-ils un dépouillement plus achevé qu'une vie déjà placée depuis un moment à l'enseignement du stoïcisme? Les mémoires d'un stoïcien peuvent-ils vraiment intéresser quelqu'un d'autre que lui-même lorsqu'il n'y a pas d'ambition d'exemplarité, sinon pour soi-même?



À vrai dire, ce que j'écrirai après la disparition des miens – de mes parents, de Julie, des enfants disparus – et dans la solitude relative de Montebello ne sera, dans le temps qui m'est encore imparti, qu'une occasion de m'expliquer encore à moi-même ce que l'âge me permet de voir du belvédère de mes 80 ans. De comprendre, en vue d'une sérénité toujours plus grande, pourquoi et comment le fil de la pensée stoïque aura finalement traversé ma vie. Y avait-il d'ailleurs d'autre voie, d'autre choix pour survivre sous les vents de l'adversité publique? Peut-il en avoir été autrement quand on est né politiquement, parlementairement sous Craig? Quand on a vu James Stuart prétendre à la direction du Parti canadien? Comme un arbre planté contre le vent du nord, je me suis infléchi sans courber sous les bourrasques répétées qui m'ont mené à Londres, qui m'ont exposé aux feux croisés des gouverneurs, des Exécutifs, des bureaucrates. Le vent adverse le plus constant fut celui qui soufflait sur notre résistance à toutes les menées coloniales d'une métropole puissante, sur notre résistance au mépris de ceux qui nous voyaient en naufragés, à l'hypocrisie coulée dans les sourires et les promesses cousues de fil blanc. Devant tant de vents contraires, la vie peut-elle nous apprendre autre chose que le stoïcisme?

Il y a tant de fils à démêler, tant de nœuds à dénouer quand vient le temps d'écrire pour soi-même. Dans le secret de soi, les fils semblent déliés, mais lorsque l'on consent à tenir la plume, l'hésitation sur le sens des choses prend le dessus. Conscience de la trace qui, inachevée pour soi, se figera dans la prochaine génération comme l'encre si vite séchée.

Le poids de ce qu'il y aurait à expliquer AUX AUTRES est tel qu'il décourage presque d'en écrire la première ligne. Que dire, avec à l'esprit mes vieux maîtres du Séminaire de Québec, aux clercs en guerre contre les Patriotes et les libéraux? Que dire à ceux qui étaient à Saint-Denis, mieux, à Saint-Charles? Que dire à ceux qui, des États-Unis, ont souhaité mon séjour à Paris? Que dire à ceux qui depuis 1848 m'ont présenté comme un fuyard en 1837? Que dire à ceux qui ne m'ont ni lu ni entendu depuis le début de la décennie de 1850, sauf ceux qui ont lu ou entendu mon discours à l'Institut canadien en 1867? L'image d'une vie à rectifier, avec d'autant plus de labeur qu'elle fut manipulée par tout un chacun, par la clique du Palais tout

autant que par le presse ministérielle francophone et anglophone? Comment rectifier sans que d'ores et déjà chaque phrase n'apparaisse comme une justification?

Car j'aurai créé tant d'attentes par mes responsabilités publiques sur plus de trente années, et en continu. N'était-il pas inévitable qu'après avoir pris tant de combats sur mes épaules on m'ait mis tant de déceptions, de défaites, de dépit sur le dos. J'ai commencé à descendre – sinon à être poussé – vers la vallée le jour où l'on m'a proposé d'aller chercher des appuis à Paris en me promettant ce qui n'a pas été tenu. L'exil m'a fait entrer sous le portique d'un certain oubli, et au retour d'exil, le reprise du combat se fit après huit ans d'absence, mais c'était un autre combat, celui de démissionnaires qui ont fait de la « conservation » le mot d'un repli satisfaisant pour les clercs et les conservateurs. On était entré dans une autre ère après 1848 et ma présence parlementaire jusqu'en 1854 fut un long crépuscule que je vis tomber de Montebello. Pourquoi sortirais-je, avec des mémoires, de cette ombre que commencent à me donner les arbres à la Petite Nation?

Le passé m'est pesant malgré la légèreté que peut procurer le sentiment d'avoir donné trente ans du meilleur de moi-même. Trente ans d'altruisme malgré ce qu'on pourra en dire. Mais comment, aujourd'hui, écrire ce mot sans dénaturer le sens du combat quotidien? Pourquoi noircir une première page? À quelle hauteur parler pour que les mots, les phrases, les paragraphes, les pages soient un regard serein pour moi et pour d'autres? Comment trouver cette élévation au double sens du terme?

Il faudrait retrouver l'esprit de Sénèque dans chaque phrase pour pouvoir me sentir à la hauteur qui devrait être la mienne, pour pouvoir justifier *in actu* le choix de parler, d'écrire. Au terme du chemin accompli d'où l'on parle nécessairement, il me semble que mes lectures et ma participation à la vie publique m'ont constamment fait voir mon pays dans une perspective comparée. Mes chers philosophes m'ont rappelé les constances de l'homme sur des siècles, ses chutes, ses redressements. La vie publique qui m'a continuellement remémoré la France, fait voir l'Angleterre et les États-Unis, rappelé le devenir des colonies britanniques et la marche des empires invitait à chercher pour le Bas-Canada un destin qui aurait pu être une diagonale de

l'Histoire. Mes chers historiens que j'ai lus comme on lit des philosophes m'ont souvent fait comprendre les aléas de la vie publique et ont mis en perspective le temps long, éprouvant et nécessaire au façonnage des destins.

La nouvelle Constitution me fait revoir le destin du Bas-Canada – de la Province de Québec – et entrevoir celui que j'espère pour lui. Lorsqu'il y a trois ans on a commencé à parler de fédération, il y avait dix ans que j'avais quitté la vie publique qui avait été mienne depuis quarante-cinq ans. J'ai maintes et maintes fois esquissé et ré-esquissé le destin possible de mon pays après avoir connu deux projets d'Union en 1811 et en 1823 et une mise en application de ces projets d'Union en 1840. Le voyage que je fis à Londres en 1823 avec M. Neilson m'aura ouvert les yeux sur les limites de l'admiration qu'on peut avoir pour les libertés britanniques. Les tergiversations du Comité des Communes sur les affaires du Canada en 1828 et les dés pipés de la Commission Goderich auront miné mon espoir que les réformes viennent de la métropole. Les Résolutions de lord Russell firent tomber le rideau sur cette pièce qu'on jouait depuis 1792.

Après 1850, après l'expérience de 1837, après l'échec de la résistance à l'Union, après l'insuccès de la campagne pour l'annexion des Canada aux États-Unis, il devenait évident avec le recensement de 1851 que la population anglaise surpassait dorénavant la française. C'est alors que je quittai la vie publique et que se précisa ma vision d'un avenir autre que celui qu'on commençait à préparer pour les colonies britanniques d'Amérique du Nord. À l'état colonial britannique durable que j'avais connu depuis un demi-siècle, je persistai à préférer l'annexion aux États-Unis sans qu'on le sache bien, car avec ma sortie de la vie publique et mon confinement à la Petite Nation, il n'y eut, à vrai dire, qu'Amédée pour me lire dans les lettres que je lui adressais. Je persistai dans l'idée d'annexion car après les soubresauts des décennies précédentes, ma vision du fédéralisme américain – que je comparais à celui qu'on esquissait en Canada – conforta chez moi l'idée d'une souveraineté plus grande des États dans l'Union américaine que dans les sections ou provinces en Canada. Et tant qu'à devoir faire face à la mixité de la population anglophone, aussi bien choisir celle du pays qui s'était donné une Indépendance, une république et une réussite économique sans pareille. Mon choix, au lieu

de l'état colonial, pour une association à ce qui sera demain le plus noble théâtre intellectuel et le plus heureux état politique qu'il y ait au monde s'imposa. L'Angleterre continuait à vouloir organiser ses faibles colonies pour un prochain état d'indépendance qui les enlancerait dans un système d'alliance avec elle, qui les rendrait complices de ses querelles futures, auxquelles son système d'exploitation commerciale l'entraîne plus fréquemment qu'aucune autre des nations de l'Europe. La nationalité de l'avenir était colombienne, une nationalité partagée par les habitants de ces Amériques que Colomb avait ouvertes à la colonisation.

Je me souviens d'avoir expliqué à M. Desplace, le représentant de M. de Lamartine en Amérique, les conséquences de la doctrine du Président Monroe, point de partage entre les systèmes européen et américain. D'une part, vingt royaumes mangés par des armées permanentes; d'autre part, trois républiques, l'américaine par excellence, soleil qui éclaire et chauffe et instruira les Amériques espagnoles et portugaises, toutes trois sans armées ni flottes, ni Églises liées à la politique de l'État; toutes trois intronisant une ère nouvelle et meilleure dans la constitution sociale de l'humanité. Alors que la politique locale, lui ai-je dit, est soufflée par l'Angleterre qui voudrait introduire ses propres institutions avec son alliance en Amérique.

La guerre civile vint mettre à mal cette vision et ces espoirs. L'Amérique était entraînée dans le système européen d'équilibre, de changement perpétuel d'alliances, de guerres incessantes, d'armée permanente, de tout ce qui est mal là-bas d'abord. Ce qui y est bien et mieux qu'en Amérique, le culte des lettres, des sciences et des arts, l'élégance des manières et l'esprit de sociabilité, ne s'y généralisera que dans un avenir éloigné. La dissémination des populations dans d'interminables forêts et prairies y empêchant les frottements qui polissent. Connaitrai-je cela en Amérique?

J'abordai l'an passé la question publiquement, dans mon discours à l'Institut canadien. J'estime qu'il est toujours de l'intérêt des établissements nouveaux en Amérique de demander leur émancipation le plus tôt possible, et d'acquérir tous les avantages et tous les privilèges de nationalités nouvelles tout-à-fait indépendantes de l'Europe. Ceux qui parlent aujourd'hui de la création d'une nationalité nouvelle, forte et harmonieuse, sur la rive nord du Saint-Laurent et des

grands lacs, d'une nationalité qui serait déjà toute formée et confinée dans ses limites actuelles me paraissent aveugles.

Cette nationalité colombienne sera aussi marquée par l'immigration, comme toutes les nations américaines et elle sera composée de toutes les races d'hommes qui, avec leurs mille croyances religieuses, grand pêle-mêle d'erreurs et de vérités, sont poussées par la Providence à ce commun rendez-vous pour fondre en unité et fraternité toute la famille humaine. Ce fait m'apparaît évident sur toute l'étendue de l'Amérique et dans toute son histoire, depuis sa découverte par Colomb, et c'est sur cette base solide que l'homme du Nouveau-Monde doit asseoir la société nouvelle et ses nouvelles institutions. La patrie n'aura de force, de grandeur, de prospérité, de paix sérieuse et permanente, qu'autant que toutes ces divergences d'origines ou de croyances s'harmoniseront et concourront ensemble et simultanément au développement de toutes les forces et de toutes les ressources sociales.

Mais, pour que dans cette fédération continentale toutes les parties du continent soient aussi homogènes que possible, il faut qu'il n'y ait pas qu'un État du Bas-Canada avec un territoire double de celui de New York, un seul État du Haut-Canada avec un territoire double de celui de la Pennsylvanie. Le Bas-Canada devra former trois États, et le Haut, deux, pour prévenir toute idée de retour vers la forme monarchique. Parce que nous avons trois ou quatre baronnets anglais, ce germe de mauvaise institution plaît à quelques hommes faibles et vains et à tout le clergé, qui aime partout la concentration du pouvoir, quand nous en aimons la diffusion. Au jour de l'annexion, vu l'étendue de territoire des Canada, ils devraient constituer 5 à 6 États dans la confédération. Cette idée doit être la considération principale dans tout plan de future combinaison politique. Tous les États du Nord au Congrès le favoriseront.

## Épilogue

Ces « Mémoires » de Papineau sont de Papineau, mais surtout d'Yvan Lamonde. Ma connaissance des écrits et de la correspondance de Papineau m'a permis de citer abondamment des passages de ses lettres ; à telle enseigne que si je restituais les guillemets aux textes mêmes de l'épistolier, ces « Mémoires » seraient quasi pour moitié de Papineau lui-même.

L'idée des « Mémoires » de Papineau par mon truchement m'est venue de Marguerite Yourcenar et de ses *Mémoires d'Hadrien*. Plus d'un an après leur lecture, je me suis rendu compte que pouvais prétendre connaître deux personnages historiques – Louis-Antoine Dessaulles et Louis-Joseph Papineau – à la mesure de la connaissance qu'avait M. Yourcenar de l'empereur Hadrien et de son époque. Conscient de la différence de mes moyens littéraires, je me suis audacieusement donné le même défi, avec à l'esprit ce passage : « Prendre une vie connue, achevée, fixée (autant qu'elles peuvent jamais l'être) par l'Histoire, de façon à embrasser d'un seul coup la courbe tout entière ; bien plus, choisir le moment où l'homme qui vécut cette existence la soupèse, l'examine, soit pour un instant capable de la juger. Faire en sorte qu'il se trouve devant sa propre vie dans la même position que pour nous<sup>2</sup>. »

J'ignore si je poursuivrai, mais la tentation est aussi grande qu'exigeante...

---

2 Marguerite Yourcenar, *Œuvres romanesques*, « Mémoires d'Hadrien », « Carnets de notes », Paris, Gallimard, La Pléiade, 1982, p. 520.